

Le marché de l'art traque ses faux



Le célèbre buste de Néfertiti exposé à Berlin n'est-il qu'un vulgaire moulage moderne ? Ce ne serait pas la première œuvre à susciter des interrogations... Pourtant, grâce à leurs instruments high-tech, les experts sont presque toujours capables de distinguer le vrai du faux.

L'histoire fera-t-elle de nouveau « perdre la tête » à une reine ? Tout juste rénové, le Neues Museum de Berlin, qui rouvre ses portes ce mois-ci, devrait présenter à des milliers de visiteurs séduits le célèbre buste de la souveraine égyptienne Néfertiti, trésor de ses collections antiques. La tête sculptée à l'altièrre beauté, vieille de 3400 ans, sera présentée seule, au centre d'une salle à coupole, à l'abri d'une vitrine. Pourtant, une récente publication a jeté un pavé dans la mare* : le chef-d'œuvre millénaire ne serait qu'un vulgaire moulage du début du xx^e siècle ! Le buste aurait été fabriqué en 1912 en Egypte, sur le chantier même où il est censé avoir été découvert, à la demande de l'archéologue allemand Ludwig Borchardt qui souhaitait faire

des tests de polychromie. Un banal *quiproquo* serait ensuite à l'origine de l'imbroglio, l'archéologue n'osant démentir l'authenticité de la pièce. Cette version, jamais étayée, est fermement contestée par les responsables du musée berlinois. Pourtant, si l'histoire était avérée, le buste de Néfertiti ne serait pas le premier faux à avoir rejoint des collections officielles ! Dans un entretien accordé en 2008 au quotidien *Le Monde*, Susan La Niece, conservatrice au British Museum, reconnaissait que « beaucoup de faux se trouvent dans les collections ». Le marché de la contrefaçon ne s'est d'ailleurs jamais aussi bien porté. Un indice, en Italie : les saisies d'œuvres contrefaites y auraient augmenté de 36 % l'an dernier.

Une tendance que confirme Gilles Perrault, spécialiste français en contrefaçon artistique. Dans le laboratoire privé qu'il dirige à Paris, ses équipes traquent les falsifications à la demande de la police, des tribunaux ou de particuliers. « L'expertise de papa, c'est fini ! Les investigateurs doivent se familiariser avec les techniques d'analyse scientifique, les seules à même de déceler à coup sûr les faux. Notre travail est une somme d'études stylistiques, techniques, scientifiques et historiques. Il faut prendre conscience que tout ce qui a été réalisé par l'homme peut être copié. Un bon faussaire y arrive toujours », affirme cet ancien restaurateur des musées nationaux, diplômé de l'Ecole Boulle et des centres

de restauration de Venise (Pro Venetia Viva) et de Rome (Iccrom, Institut international d'études pour la conservation et la restauration). Même si les statistiques restent évidemment imprécises, la quantité de faux présents sur le marché serait hallucinante. Une réalité dérangeante que personne n'aime vraiment aborder dans le monde très feutré des beaux-arts et de la culture, de peur du scandale et surtout, de crainte de voir fuir les acheteurs potentiels. « Il existe des centaines de fausses sculptures de Rodin ou de Giacometti ! », précise celui qui est aussi expert agréé auprès de la Cour de cassation de Paris. Pour preuve, en août, la police allemande a saisi un millier de fausses sculptures d'Alberto

Giacometti qu'un réseau d'escrocs tentait de vendre 10 millions d'euros pièce. « De tout temps, ont été forgés des faux, poursuit l'expert. Toute la nuance consiste pour nous à distinguer la main d'un artiste de celle d'un faussaire dont l'intention est de tromper. » Ainsi, chaque année, près de 150 œuvres passent sous les microscopes binoculaires ou les analyseurs laser de son cabinet d'investigation. Et la découverte d'une copie est souvent source de drame. Ainsi cette famille, convaincue de posséder une toile de maître depuis des générations, qui apprend qu'un aïeul indolent l'avait vendue et remplacée par une copie pour éponger une dette. Les reproductions pouvant être d'excellente facture,

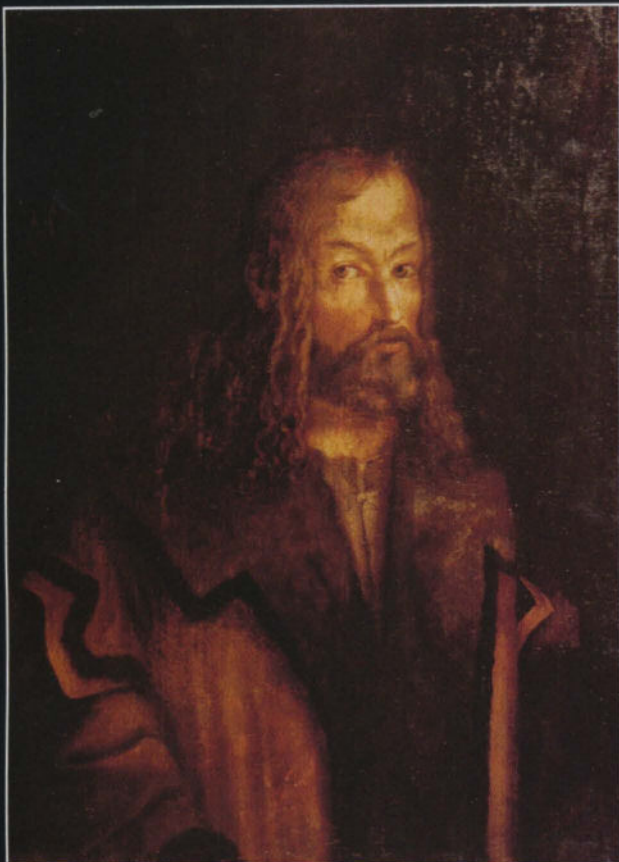
elles vieillissent de la même façon que le ferait l'œuvre originale, leurrant ainsi des générations entières d'amateurs. Ces révélations ne sont d'ailleurs pas toujours exemptes de risque. « Travailler avec les ressortissants de certains pays de l'Est se révèle parfois très délicat... », lance Gilles Perrault, faisant allusion aux activités des mafias qui investissent sur le marché spéculatif de l'art. Menaces et intimidations ne sont jamais bien loin quand une tentative d'arnaque est mise au jour. Démasqué, le propriétaire d'une œuvre analysée peut accuser le laboratoire d'avoir remplacé son prétendu chef-d'œuvre par une copie ! D'où les précautions légales prises lors du dépôt des œuvres. Mais « sous le microscope,

l'analyse est quasi infallible », affirme Gilles Perrault. Après un premier examen optique, les toiles sont passées sous les rayons ultraviolets. Ce procédé permet de faire apparaître les restaurations récentes et les falsifications effectuées depuis moins de cinquante ans. Pour localiser des interventions plus anciennes, au-delà du siècle, on utilisera plutôt la réflectographie infrarouge, une technique qui permet également de retrouver tous les dessins sous-jacents. D'une longueur d'onde supérieure à celle des ultraviolets, les rayonnements infrarouges pénètrent en effet davantage la matière. « Les repentirs des créateurs sont toujours recherchés, car ils nous permettent aussi de voir si l'artiste a modifié son ta-

Dans un hangar d'Ile-de-France, l'expert Gilles Perrault examine une importante saisie : 70 % des 2500 sculptures étaient des faux (dont des Rodin, Bourdelle...). A gauche, le buste de Néfertiti, œuvre phare du Neues Museum de Berlin, daterait en fait de 1912, selon un historien de l'art suisse.

bleau en cours de réalisation », précise Gilles Perrault. En passant de l'autre côté du spectre de la lumière avec des rayons plus courts, les radiographies à rayons X permettent également de traverser la matière. Il est possible d'aller au cœur de la toile, d'atteindre la trame et de voir ainsi surgir les conditions de naissance de l'œuvre et d'identifier sa touche picturale. « C'est un examen important pour déceler aussi la part qui revient à un maître ou bien à un élève », ●●●



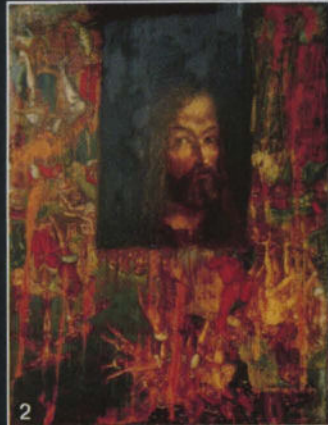


La falsification de cet autoportrait de Dürer (1471-1528), réalisé au XIX^e siècle, a été mise en évidence en recourant à plusieurs techniques.

1 L'examen infrarouge fait apparaître des jambes (à l'envers) sous le visage du peintre.

2 Un effacement partiel de la contrefaçon (ne subsiste que le visage) laisse apparaître l'œuvre originale, une version du « Massacre des dix mille martyrs », datant du XVI^e siècle.

3 La radiographie complète de l'œuvre confirme l'utilisation du tableau ancien – contemporain de Dürer – comme support du faux.



●●● poursuit le spécialiste. Sans compter qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, la mode du rajout a parfois considérablement transformé certaines œuvres. Fleurs supplémentaires dans des coiffures, tentures modifiées, décors réaménagés, vêtements retouchés... Des microprelèvements faits sous binoculaire permettront justement d'étudier la stratigraphie de ces couches picturales. Passés au microscope électronique à balayage, les échantillons n'auront plus de secrets. Une touche rouge d'un demi-micromètre de diamètre grossie 400 000 fois sera peut-être le grain de sable qui trahira l'intervention d'un faussaire. Avec, par exemple, la présence décelée dans des couches d'origine d'un pigment qui n'existait pas à l'époque où le tableau est censé avoir été peint. Cela peut être la trace infime laissée par le pinceau mal nettoyé de l'escroc... « C'est cette accumulation d'indices qui nous met sur

la voie d'une œuvre falsifiée », dit Gilles Perrault. De même pour les sculptures.

« Bien sûr, l'œil d'un connaisseur sera toujours irremplaçable pour distinguer un bronze de Rembrandt, Bugatti, Bourdelle ou Pompon. Mais seul l'apport de l'examen scientifique pourra conforter l'au-

thenticité de la pièce », précise Gilles Perrault. Et il se remémore l'anecdote de ce cheval chinois plus vrai que nature. L'ancienneté de la sculpture en terre cuite d'époque Tang (618-907) avait été confirmée par des analyses de thermoluminescence, l'objet ayant été effectivement modelé à partir de briques prélevées sur des monuments antiques ! Un second exa-

men par tomographie a permis de prouver à son propriétaire qu'il s'agissait d'un faux contemporain : à l'écran, sont apparues à l'intérieur de l'œuvre plusieurs armatures métalliques modernes servant à maintenir les pattes de l'animal. Une preuve définitive de la contrefaçon.

« Je milite pour l'instauration d'un constat d'Etat avant chaque transaction, ce que les anglophones appellent un Condition Report », déclare l'expert. Avec ce certificat d'authenticité, les acheteurs auraient une garantie à vie. « Si le faux a de beaux jours devant lui, ce n'est pas une raison pour ne pas le combattre inlassablement avec des moyens toujours plus modernes. » A ce titre, la National Gallery de Londres prépare pour 2010 une importante exposition sur les contrefaçons dans l'art intitulé : « Examen rapproché : faux, erreurs et découvertes. »

Bernadette Arnaud



Faux cheval Tang (618-907). L'examen par tomographie (ci-dessus) a permis de montrer que si des briques d'époque Tang avaient bien été utilisées, elles étaient assemblées autour d'une structure métallique moderne.



Acheté 350 000 € dans une salle des ventes par un marchand d'art, ce tableau attribué à Breughel le Jeune (1565-1636) possédait des certificats d'authenticité.

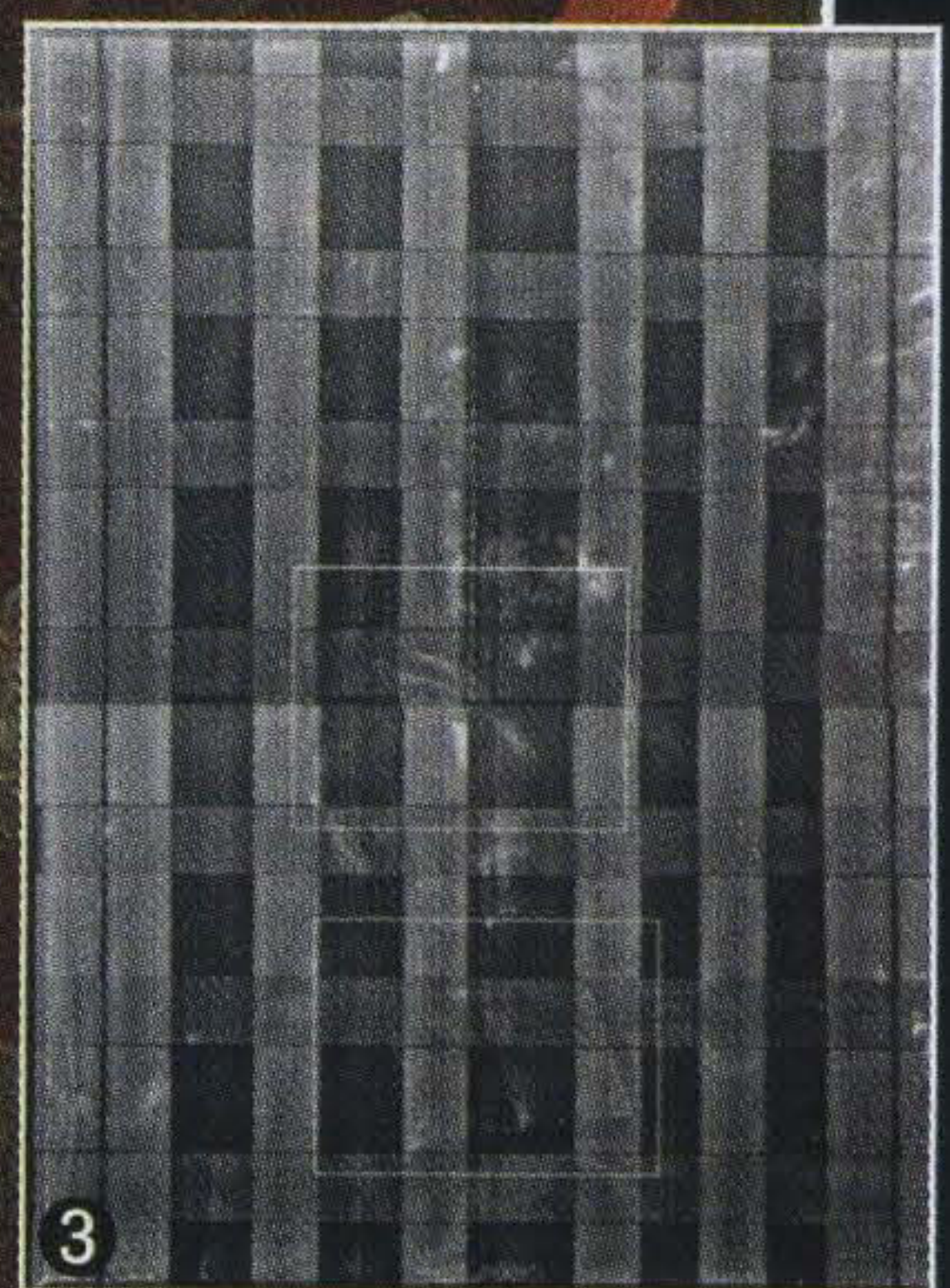
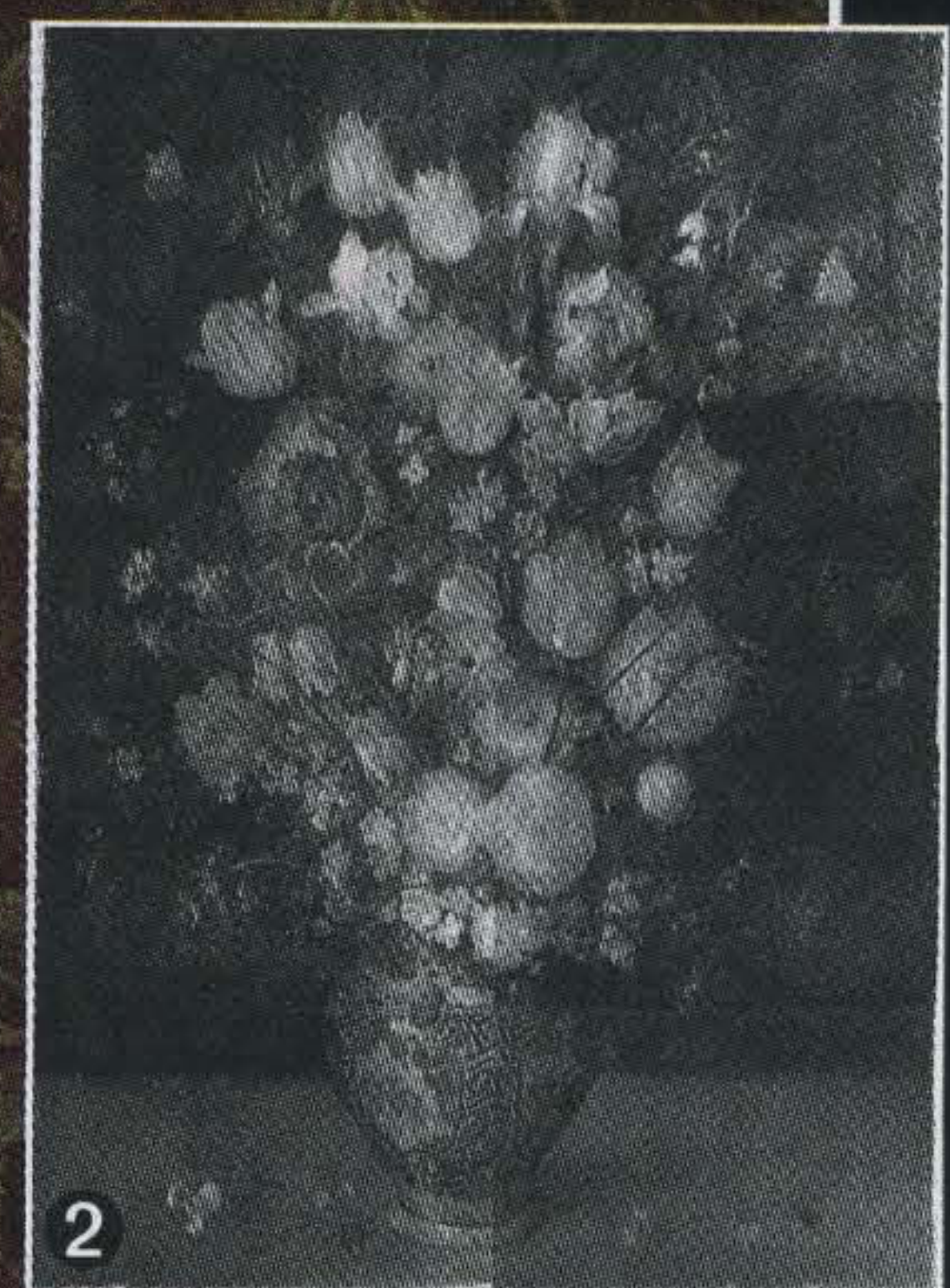
Son expertise, effectuée en plusieurs étapes par Gilles Perrault, a démontré qu'il s'agissait d'un faux réalisé au début du xx^e siècle.

❶ L'examen optique en ultraviolet a montré des interventions récentes : des restaurations apparaissent sur le tableau peint sur bois.

❷ Les infrarouges ont ensuite montré que l'œuvre était peinte sur un tableau plus ancien à peine gratté, ce qui a permis au faussaire de conserver des craquelures d'époque

❸ La radiographie, enfin, a fait apparaître au dos un parquetage d'époque, portant la marque d'Anvers. Mais un livre, une main et un visage sont visibles. Le faux a été réalisé sur un ancien portrait d'ecclésiastique.

❹ Détail des zones où ont été prélevés des échantillons de pigments et où a été retrouvé du blanc de titane, qui n'est connu que depuis 1919.



Un faussaire chasse l'autre

Les enquêteurs ouvrent sans cesse de nouveaux dossiers. Un scandale portant sur de faux Picasso, Léger et Chagall pourrait bien éclater prochainement en France.

Si le marchand d'art Fernand Legros a été l'un des plus grands receleurs et vendeurs de faux tableaux dans la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, les faussaires actuels ont de qui tenir. Dans les années 1990, la police judiciaire de Dijon avait démantelé, après deux ans d'enquête en France, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, un réseau de trafiquants de faux bronzes de Diego Giacometti (le frère d'Alberto), qui aurait écoulé jusque dans les grandes salles des ventes jusqu'à 140 millions de francs (21,3 millions d'euros) de contrefaçons. Les fausses pièces avaient notamment été fabriquées par un des anciens ouvriers du maître de fonderie Jacques Redouty.

Dans les années 1980, des collections américaines comme celles du Museum of Fine Arts de Boston avaient réalisé que 80 % de leurs terres cuites provenant du Mali, prétendument datées du ^{ix}^e au ^{xi}^e siècles, étaient des faux. Entre-temps, des centaines de milliers de dollars s'étaient évaporés dans la nature. Faux crétois, faux étrusques... la liste est longue, et peu de musées, même les plus célèbres, y ont échappé. Ainsi, des faux tanagras, ces très jolies statuettes découvertes fortuitement dans l'ancienne cité éponyme de Béotie, en Grèce (^{iv}^e siècle avant J.-C. - ⁱⁱⁱ^e siècle après J.-C.) et dont de nombreuses contrefaçons furent produites au ^{xix}^e siècle pour répondre à l'engouement des collectionneurs, ont été récemment décelés dans des col-



Le célèbre marchand d'art Fernand Legros a été condamné en 1979 pour avoir vendu de fausses toiles de maître dans le monde entier.

lections à Berlin ou au Louvre. Le musée parisien n'a d'ailleurs pas souhaité s'étendre sur ces questions.

En 2004, le juge d'instruction Renaud Van Ruymbeke a mis en examen sept personnes dont deux antiquaires pour la vente d'une « collection exceptionnelle » laissée en gage au Crédit municipal de Paris, celle de la famille du « Docteur K », avec en particulier un « Satyre portant Dionysos » estimé à 2 millions d'euros... mais jugé faux ! Probablement fabriqué au ^{xix}^e siècle, le bronze était la reproduction d'un marbre du musée de Naples. Certaines des personnes mises en cause avaient déjà été mêlées à d'autres transactions hasardeuses, en particulier à la salle des ventes de Drouot, à Paris.

L'homme d'affaires François Pinault et son épouse s'étaient ainsi portés acquéreurs d'une statue dite de Sésostri III, pour... 800 000 €. Avant d'obtenir l'annulation de la vente pour tromperie.

Les aigrefins sont parfois audessus de tout soupçon. Ainsi, en 2006, les autorités turques ont appris avec stupeur que le clou de leur collection nationale, un griffon en or massif datant du ^{vi}^e siècle avant J.-C. provenant du « trésor de Crésus » était... une vulgaire copie. Auteur du méfait, le directeur du musée a été arrêté. Il purge actuellement une peine de treize ans de prison... L'original n'a jamais été retrouvé. Plus près de nous, la police judiciaire de Bordeaux et l'Office Central de répression du faux monnayage

ont révélé une affaire de contrefaçons, débutée en 2001, concernant des œuvres des architectes et designers Victor Prouvé, Charlotte Périand, Alexandre Noll et Pierre Charreau, qui aurait rapporté jusqu'à 1,15 million d'euros sur trois ans, dont une table vendue plus de 180 000 € aux Etats-Unis. L'enquête est toujours en cours. Et pour finir, ce cas actuellement instruit par la justice française, – mais jusque-là non révélé au public – d'une énorme affaire de contrefaçons en tableaux et dessins située en Ile-de-France. Des dizaines d'artistes feraient partie de la palette du peintre-faussaire interpellé : des faux Picasso, Léger et Chagall auraient été confiés à l'une des salles des ventes les plus célèbres où elles auraient été vendues 600 000 €... Réalisant une cinquantaine de contrefaçons par an depuis trente ans, le faussaire est soupçonné d'avoir mis en circulation sur le marché de l'art près de 1500 œuvres ! Seules 300 ont pu être récupérées à ce jour... Des collectionneurs ignorent donc encore à l'heure où nous bouclons ces pages qu'ils sont les malheureux propriétaires de faux... Un scandale en perspective !

B. A.

Pour en savoir plus

 **Le Buste de Néfertiti. Une imposture de l'égyptologie ?** Henri Stierlin, In Folio, 2009.

De main de maître. L'artiste et le faux, ouvrage collectif, introduction Henri Loyrette, 2009, Editions Hazan.